

Theodore Ushev

Nicolas Thys

Numéro 163, septembre 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70360ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thys, N. (2013). Theodore Ushev. *24 images*, (163), 51–51.

Theodore Ushev

Le film le plus étonnant de Theodore Ushev est peut-être *Tzaritza*, son seul court métrage conçu expressément pour les plus jeunes, réalisé en 2006 dans le cadre de la série « Les petits conteurs » de l'ONF. Cette douce rêverie d'une fille qui rejoint sa grand-mère en Bulgarie est certainement son histoire la plus personnelle et le rendu graphique 2D en papier découpé, sans profondeur, y est remarquable. On y retrouve certains traits qu'il réutilisera comme la persistance de textures ou de couleurs particulières, et un goût pour les mouvements simples et rapides.

Entre 1999 et 2004, il avait déjà conçu plusieurs films destinés à être diffusés sur le site mortadellatv.com, aujourd'hui fermé. Il y expliquait sa démarche militante : « L'idée que le Web puisse tuer la télé était une utopie. Maintenant, c'est juste la réalité, et soutenir le courant majoritaire ne m'intéresse pas. » Cette visée révolutionnaire du cinéma et des nouvelles technologies, on la retrouve dans sa trilogie du XX^e siècle

composée de *Tower Bauher*, *Drux Flux* et *Gloria Victoria*. Parmi ces films abstraits et engagés sur l'idéologie, l'industrie, la guerre et leur rapport au pouvoir et à l'art, le dernier a directement été imaginé en stéréoscopie. De même, ils font appel à des jeux de métamorphoses ainsi qu'à des formes graphiques souvent reliées aux avant-gardes des années 1920 – constructivisme, Bauhaus, futurisme, cubisme, vorticisme, etc. Theodore Ushev ne rejette aucune technique artistique, il les utilise et les pense afin de les intégrer au mieux dans son discours.

Deux mille dix fut l'année des *Journaux de Lipsett*, court métrage perdu entre fiction et documentaire. Réalisé à l'ordinateur mais peint image par image, ce film sur la figure du cinéaste Arthur Lipsett est la quintessence du travail d'Ushev. Grâce à une voix narratrice et à une technique expressive qui oscille entre figuratif et abstrait, entre réalité et folie, le film donne l'impression de pénétrer l'esprit d'un



créateur paranoïaque. Sorti l'an dernier, *Joda*, qui anime des vers en farsi de Rûmî, est un hommage au réalisateur iranien emprisonné Jafar Panahi. Preuve encore que son art ne peut être envisagé hors du politique et des expérimentations plastiques et sonores. – Nicolas Thys

« ... son art ne peut être envisagé hors du politique et des expérimentations plastiques et sonores. »

Agnès Varda

Dès ses premiers documentaires, comme *Opéra-Bouffe*, on sent immédiatement la présence intime – qui ne se démentira pas durant 75 ans – d'une personne, Agnès Varda. Déjà une tendresse, grande, imprègne son regard. Elle signe alors, dans un même élan, un pacte avec le spectateur, qui est son invité, à qui elle s'adresse comme à un ami. Cela sera constant, ce sera son éthique, son esthétique également. Même quand elle tournera jusqu'au milieu des années 1980 des films de fiction, elle n'abandonnera jamais le documentaire, qui s'insérera entre eux, comme s'il fallait qu'elle donne de temps en temps à ce spectateur, qui fait dorénavant partie de son destin, des nouvelles d'elle. Des cartes postales lui sont envoyées rapidement ; elle se fiche bien qu'elles ne soient pas plastiquement sublimes ; le sublime chez elle se trouve dans ce que Roland Barthes appelle le *punctum* : ce qui vient nous toucher, nous traverser. Elle peut les envoyer de Cuba (*Salut*

les Cubains) – et déjà là, on sent que le cinéma est pour elle amusant et instructif – ou de Noirmoutier (*Quelques veuves de Noirmoutier*, un film sur le deuil, jamais lourd). Préférant les chemins de traverse que la route droite, c'est-à-dire jamais l'académisme ni les clichés, ses documentaires ne veulent aucunement épuiser leur sujet. Bavarde, pétillante, impertinente, Varda préfère les digressions, les détails et les sensations ; elle pique, butine et grappille, comme dans *Les glaneurs et la glaneuse*. La réalité est regardée par morceaux, rien de mieux pour affronter le réel ; on sait qu'il nous échappe, faisons semblant que la réalité nous échappe aussi. L'écran est un filet, les choses et les mots pourront par brins, bribes, éclats, passer entre ses mailles. Ce cinéma fait d'impressions, de souvenirs et d'émotions est un album de famille qui s'élargit en représentation collective. C'est un théâtre du quotidien transformé en archives du présent. Portrait des petites gens et autoportrait, le documentaire



chez Varda relève du plaisir de raconter ; si par lui passe la fantaisie la plus attendrissante, y passe surtout une pensée sur le monde. – André Roy

« Ce cinéma fait d'impressions, de souvenirs et d'émotions est un album de famille qui s'élargit en représentation collective. »